

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 1

Artikel: Ti lè dzor l'ant lao leindèman
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223710>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

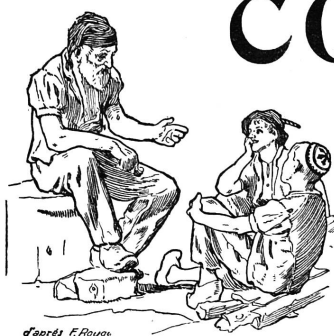
Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



VOEUX

Ami lecteur, je te souhaite
Bonheur, joie et prospérité,
Que tous tes jours soient une fête
Et que bonne soit ta santé.

— Ce n'est qu'une fade formule,
Me réponds-tu ; ne me dis rien
C'est plus sage : le sort ondule
Comme la vague et mon chemin

Se perd dans la vie agitée.
— Laisse plutôt ce noir souci
Et guide la nef ballottée
Le cœur croyant quoique meurtri.

J. Nel.

VIVE LE JOUR DE L'AN !

J'AVAIS terminé l'année avec des idées
plutôt saumâtres et je dois l'avouer,
tout ce que j'apprenais sur mes con-
temporains n'était pas fait pour me rendre la
sérénité.

Je n'ouvrais plus mon journal parce que j'é-
tais certain d'y trouver : premièrement une no-
table augmentation de mes impôts ; deuxièmement
des crimes atroces ; troisièmement des his-
toires de tripotage et d'escroquerie. Il n'y était
plus question d'autre chose.

« Quelle sale époque que la nôtre ! » me répé-
tais-je.

Je ne voyais partout que des fripons, des vo-
leurs, des assassins dont la fonction consistait
uniquement à dépouiller le pauvre monde de ce
qu'il pouvait invraisemblablement posséder, mê-
me de la vie.

J'étais dégoûté d'appartenir à la catégorie de
ces êtres monstrueux que sont devenus les hom-
mes.

Je regrettais de n'être pas une de ces braves
bêtes féroces qui égorgent d'autres bêtes plus
faibles seulement quand elles ont faim.

Je déplorais le malheur que j'avais eu à ma
naissance de n'être pas venu en ce monde, —
puisqu'il fallait sans doute que j'y vinsse, —
sous la forme d'un brave tigre, d'un paisible
caïman ou d'un innocent requin.

J'en voulais à la nature de n'avoir pas fait de
moi autre chose que ce que j'étais, de ne m'avoir
pas fait appartenir à la race du crapaud, du rat
d'égout, de la pie-grièche ou du phylloxéra.

J'étais en ces dispositions peu folâtres lorsque
s'avança le premier jour de l'an.

On pourrait croire que ce jour-là ressemble à
tous les autres et qu'on peut le supprimer du
calendrier sans qu'il s'ensuive un dommage irré-
parable. C'est là une grave erreur.

Le premier jour de l'an joue un rôle impor-
tant dans la vie sociale et loin de le supprimer,
il conviendrait plutôt d'admettre que les trois
cent soixante quatre ou cinq autres jours qui
se rassemblent avec lui pour constituer cette col-
lection que l'on est convenu d'appeler une an-
née, seront désormais, eux aussi, des premiers
jours de l'an.

C'est grâce au premier jour de l'an que je ne
suis plus misanthrope, que mon horreur de mes
semblables a disparu, que je me suis remis à re-
trouver belle l'existence.

Oui, l'existence a du bon et les hommes ne
sont pas tous ce que l'on croit.

Il ne convient pas qu'on les mette tous dans
le même panier.

Il en est, parmi eux, d'excellents, de généreux,
d'attentionnés, d'aimables. Ah ! le bien que m'a
fait ce modeste facteur des postes quand, simple-
ment, il est venu me souhaiter la bonne année !
quel cœur d'or ! qui donc aurait supposé que,
sous cette rude écorce, se cachait un brave hom-
me qui pensait à moi ! Il m'a si souvent apporté
des mauvaises nouvelles, lettres de créanciers et
de mauvais débiteurs, quelquefois de tapeurs
audacieux.

Est-ce que cela était possible qu'il y eut au
monde un être qui put soigner à moi pour autre
chose que pour m'exploiter, qui vint me souhai-
ter de passer une bonne année !

Eh bien ! oui, cela était possible.

Ils ne sont pas tous pervers, dégradés et cor-
rompus, mes contemporains. Il reste parmi eux
des humains d'une bonté émouvante, attendris-
sante.

Je puis le proclamer, c'est dans l'administra-
tion des postes qu'ils se sont de préférence réfugiés,
puisqu'après la visite du facteur-lettres,
j'ai eu la visite du facteur-mandats, du fonction-
naire des chèques, de celui combien aimable du
bureau des gazettes. Celui-là a été le plus gra-
cieux, il sait sourire.

Tous m'apportaient leurs vœux.

Ils me causèrent une telle joie que je cherchai
par quel moyen je pourrais la leur faire partager.

Ah ! que la vie serait bonne si toutes les ad-
ministrations employaient du personnel aussi
courtois, aussi aimable que celui des postes !

Quel dommage que le chef de gare qui me
donne des billets quand je voyage, l'homme d'é-
quipe qui enregistre mes bagages, le chef de train
qui dirige le convoi, n'aient pas la même cour-
toisie !

Qu'il est regrettable que le receveur qui reçoit
mes impôts, le cantonnier qui me voit passer sur
la route, l'agent de police qui me dresse une con-
travention quand je n'ai point de plaque à ma
bicyclette, et le syndic, et les conseillers commu-
naux n'aient pas la même civilité et ne soient
pas venus aussi me présenter leurs vœux de bon-
ne année. Mais ne nous plaignons pas. Le gar-
çon du restaurant, le garçon coiffeur me « la sou-
haitèrent bonne et heureuse ». Mes neveux eux-
mêmes, si distraits, si indifférents pourtant, rap-
pliquèrent dans la matinée du premier jour de
l'an, pour m'apporter leurs souhaits.

Je leur aurais donné tout ce que je possède,
en échange du plaisir qu'ils m'ont fait.

Le monde est vraiment meilleur que l'on ne
pense et il est heureux qu'il y ait un premier
jour de l'an pour nous le faire savoir.

Et la rédaction du *Conteur*, pour ne pas res-
ter en arrière, vous présente aussi ses bons vœux
et espère que cette année soit pour lui une bonne
année. Il ne veut pas s'oublier ! Charité bien or-
donnée, dit-on, commence par soi-même.

Le Conteur.

Logique féminine. — Soit, dit-elle, j'en conviens...
j'ai mes défauts.

Lui, avec foi. — Oh ! oui.

Elle, très surprise. — Lesquels ?

Le pendu vit peut-être encore ?... — Un pêcheur
s'étant pendu deux fois déjà, sans succès, se pend
une troisième fois, et y reste.

Un mauvais plaisant dit :

— Il y a miséricorde pour tout pêcheur qui se
repent.



TI LÈ DZOR L'ANT LAO LEINDÈMAN

Ai-vo vouâti, ào militéro,
Dèfelâ tot on bataillon ?

L'è galé, bin courieu à vère,

Ti vetu dâi mîmo z'haillon,

Mîmo quîèpi, mîma giberne,

Su la rîta mîmo modzon¹,

Clliâo sord', de Lozen' ào Berne,

On derâi dâi frâre besson² !

Lâo pas l'è grand lo mîm'affêro,

Lâo tsausse l'ant mîmo bosson³.

Bârvant soveint ào mîmo verro

Et tsantant lè mîme tsanson.

Po lè châidre⁴ lè z'on dâi z'autro

Le faut lè criâ pè lâo nom.

Quemet dâi gran de bliâ, d'èpauto,

On derâi dâi frâre besson !

Et tot parâi, quand on lâo vouâte

Bin adrâi lo nâ, lo meinton,

Lè get, — ne dio pas onna meinta —

Lè potte et tant qu'âi doî pelion⁵,

Ai djoûte, âi z'orolhie, pào-t'ître,

A lâo dèvesâ, lâo raison,

On s'apècâi que tot lâo z'itro

L'è differeint à clliâo besson !

Se sant ti de la mîma reintse⁶

Tsacôn l'a dâi z'autro façon,

Clli z'ique l'a mè de pacheince,

L'autro sè fâ mè de couson⁷ ;

Sant pas parâi po lè manâire :

Ion l'è âovert, stisse à catson.

Se sant ti de mîmo matâire

Sant bin differeint clliâo besson.

* * *

« Dein l'annâie assebin l'è dinse. »

Ti lè « dzor », du la Créachon,

Tsau ion, tsau ion, vant à la reintse...

Deçando, demèindze, delon,

Demâ, demîcro, à la fela,

Ludzant du l'hivè à l'aoton,

Et dzein de velâdzo, de vela,

Lè tignant po frâre besson.

¹ sac ; ² jumeaux ; ³ poche ; ⁴ distinguer ; ⁵ pau-
pière ; ⁶ rangée ; ⁷ souci ; ⁸ bâlard ; ⁹ sœur.

Lão vetira è tota paràre,
Màiti clliàre, màiti trobbion.
Du llien on dit : « L'è bin dâi frâre
D'â pareint, na pas basquelson ! »
Sein fère lo moindro tapâdzo
Le vant l'âo pas de tserroton
Ein traîneint la pousta dâi z'âdzo
Vouâ ion, dèman ion, clliâo besson.

E-te bin su que sant bessoune
Clliâo dzornâ dein l'âo procèchon ?
Ein a dâi croûie, ein a dâi boune !
Guegnide-lè bin à tsavon :
Ein n'a jamé duve de chère"
Quand bin sant dâo mîmo bosson
Et que seimblîabli l'è l'âo père,
L'è dzor ne sant jamâs besson.

De ti clliâo que Dieu vo z'einvouïe
Pè panerà, du lè damon,
Ein a que l'apportant dâo dzoûio,
Dâi z'autro peina et couson.
L'ant ti l'âo leindèman, l'âo càre :
Aprî lo sèna, la messon ;
Et la bise aprî la vaudrè.
Na, l'è dzor sant jamé besson !

Marc à Louis.

LA VIE RUSTIQUE CHEZ LE PÈRE DE MISTRAL

Fils de paysan, le poète Mistral peint avec complaisance les belles scènes champêtres qui ont enchanté son enfance. Il peint magnifiquement la vie simple et rude, mais noble et belle, des paysans de Provence.

COMME il était gai, ce milieu de labeurs rustiques ! Chaque saison renouvelait la série des travaux. Les labours, les semailles, la tonte, la fauche, les vers de soie, les moissons, le dépiquage, les vendanges et la cueillette des olives, déployaient à ma vue les actes majestueux de la vie agricole, éternellement dure, mais éternellement indépendante et calme.

Tout un peuple de serviteurs, d'hommes loués au mois ou à la journée, de sarceuses, de faneuses, allait, venait dans les terres du Mas, qui avec l'aiguillon, qui avec le râteau ou bien la fourche sur l'épaule, et travaillant toujours avec des gestes nobles...

Quand, pour dîner ou pour souper, les hommes, l'un après l'autre, entraient dans le Mas, et venaient s'asseoir, chacun selon son rang, autour de la grande table, avec mon seigneur père qui tenait le haut bout, celui-ci, gravement, leur faisait des questions et des observations sur le troupeau ou sur le temps et sur le travail du jour, s'il était avantageux, si la terre était dure ou molle ou en état. Puis, le repas fini, le premier charretier fermait la lame de son coutau et, sur le coup, tous se levaient.

Tous ces gens de campagne, mon père les dominait par la taille, par le sens comme aussi par la noblesse. C'était un beau et grand vieillard, digne dans son langage, ferme dans son commandement, bienveillant au pauvre monde, rude pour lui seul...

Bien que, le long du chemin, il ramassât une bûchette pour l'apporter au foyer; bien qu'il se contentât, pour son humble ordinaire, de légumes et de pain bis; bien que, dans l'abondance, il fût sobre toujours et mît de l'eau dans son vin, toujours sa table était ouverte, et sa main et sa bourse, pour tout pauvre venant.

Puis, si l'on parlait de quelqu'un, il demandait d'abord s'il était bon travailleur; et, si l'on répondait oui:

— Alors, c'est un brave homme, disait-il, je suis son ami.

F. Mistral, « Mémoires et récits ».

L'appétit vient en mangeant... — On raconte que la femme d'un ministre du cabinet Clémenceau recevait assez chichement à sa table. Le « Tigre » n'aimait guère dîner en ville. Ce jour-là, il regretta d'avoir eu de la peine à solliciter la dame, car le repas manquait par trop de confortable. Et, comme le président du Conseil prenait congé, Mme X... minauda :

— J'espère que vous reviendrez dîner, Monsieur le président !...

— Mais, Madame, tout de suite si vous voulez.

FRANÇOIS

FRANÇOIS arrive à sa majorité et le voici à l'école de recrues. Il est carabinier comme on l'est de père en fils dans la famille. François a l'amour de l'uniforme et, quand il vient au village, le dimanche, il se sent fier d'être soldat. Il dresse le torse sous l'uniforme bien sanglé et il regarde avec plus d'audace les filles rieuses.

A ce service militaire, il noue aussi des amitiés pour la vie. Mais ici, ses camarades ne sont pas seulement des campagnards comme lui, mais aussi des étudiants, des commis, des ouvriers, avec lesquels il dort côte à côte, avec lesquels il parcourt le pays, sac au dos, en chantant les vieilles chansons de route. Cette camaraderie militaire, miraculeuse fraternité de la vingtième année, crée des souvenirs inoubliables qu'il aimera plus tard à rappeler dans les rencontres de la vie civile. Et quand, à la fin de l'école de recrues, François a prêté le serment de fidélité au drapeau, il a frissonné d'émotion, bien qu'il ne soit pas un « sensible ». Il a compris la grandeur du devoir militaire qui peut aller jusqu'au suprême sacrifice.

Et maintenant, François est un citoyen « complet »... Mais non, pas encore, car il n'a pas pris femme ; il n'a pas créé un foyer. Il le faut, car s'il est possible à des « messieurs de la ville » de rester célibataires, cela est impossible aux travailleurs des champs. Il est nécessaire d'avoir une femme pour agrémenter la vie et pour « gouverner » la maison. Et puis, au contact de la nature éternelle, l'homme comprend la nécessité de perpétuer la famille et de transmettre aux enfants le domaine reçu des ancêtres et qui « s'arrondit » à chaque génération. Et François se marie avec son ancienne danseuse préférée, une amie d'enfance, dont la situation de fortune est égale à la sienne. Non pas la richesse, mais l'aisance. Et, comme par hasard, Madeleine est fille unique et le domaine de ses parents « jouxte » celui des parents de François... Ce n'est pas d'ailleurs cette raison d'intérêt qui a déterminé le choix de François, mais, ainsi que dans les unions princières, il adient parfois que les mariages d'amour sont en même temps des mariages de raison. Madeleine a d'ailleurs de qui tenir ; elle appartient à une famille où se transmettent, de mère en fille, la beauté, la vertu, l'honneur. Sa mère est une maîtresse femme, ayant l'amour du travail et l'esprit d'économie :

De bon plant, plante ta vigne,
De bonne mère, prend la fille,
Gai, gai, marions-nous !

Les jeunes époux s'installent dans une annexe de la belle maison blanche, de la « carrée » aux volets verts, tout proche des parents. Pour François, c'est maintenant l'été de sa vie qui va commencer.

Il est un citoyen « complet », ayant ses responsabilités, connaissant ses droits et ses devoirs. Comme son grand-père et comme son père, il ne fera d'ailleurs pas de politique active. Il ne cherchera jamais à comprendre la différence qui existe, paraît-il, entre un radical et un libéral. Dans les votations, il mettra dans l'urne un « oui » ou un « non » suivant ce qui lui semble le plus opportun, au plus près de sa conscience. Dans les élections, il votera pour le candidat qui lui paraît le plus qualifié, sans s'occuper outre mesure de sa couleur politique et sans se laisser influencer par les articles des journalistes, ni par les grands mots et les belles promesses des candidats. François a d'ailleurs une méfiance instinctive des beaux parleurs et de ceux qui résolvent toutes les questions par des discours. Comme tout bon Vaudois, c'est-à-dire comme tout latin, il apprécie l'éloquence, mais il n'aime pas être dupe des mots et il désire toujours savoir exactement ce qu'il y a derrière les mots. Quand il y a une votation en vue, François lit son journal pour se faire « une idée », puis il en cause avec les voisins. La veille du vote, il s'en va à « La Charrue » pour « partager un demi » avec quelques autres électeurs. On discute ; on pèse le pour et le contre ; il arrive même parfois que l'on se dispute un peu, mais sans excès :

Un peu de dispute ranime.
Poin des gens toujours endormis !
La discorde serait un crime,
Mais se disputer est permis...
(Juste Olivier.)

Il y a là le « grand Victor » qui est allé quel-ques temps dans un bureau à Lausanne et qui en est revenu avec des « idées » qu'il croit « avancées ». Il ne travaille pas beaucoup de ses bras, mais sa langue est infatigable. Il parle constamment de la « question sociale » qu'il faut « solutionner avec l'aide de la collectivité », ajoutant que la « charité » — aumône avilissante pour le prolétaire — doit être remplacée par le « droit au travail » et par l'institution d'une caisse officielle assurant à chacun ce dont il a besoin pour lui et pour sa famille. « A chacun selon ses besoins, voilà le progrès... »

Mais les campagnards qui écoutent ces propos en souriant, savent par expérience qu'il n'y a rien à récolter là où rien n'a été semé. Sans avoir fait d'études supérieures, ils sont intimement convaincus que le travail et l'économie sont la vraie et la seule solution de la « question sociale ». Et s'ils ne parlent pas du « droit au travail », ils connaissent bien l'obligation de travailler six jours par semaine, et parfois plus de huit heures par jour.

Aussi le vieux Jean-Louis, retirant sa pipe de sa bouche édentée, vide lentement son verre et dit au grand Victor : « On voit bien que tu as passé par ces bureaux de la ville, où ce sont les vitres qui transpirent et les bois qui travaillent... Ton progrès, on le connaît ; il consiste à se fatiguer le moins possible, à vivre aux dépens des autres et à assurer des rentes aux fainéants avec les économies de ceux qui ont trimé et économisé... ». Et tous d'approuver cette riposte aux propos « progressistes » de Victor. Mais ces discussions politiques sont rares. Le plus souvent, on parle à « La Charrue » de la pluie ou du beau temps, car la météorologie est bien plus importante pour le paysan que les « paroles définitives » sur la question sociale. Et puis, on se couche tôt, car il faut être tôt levé pour le travail des champs.

Il y a bien la « saison-morte » où le campagnard se repose un peu ; mais cette saison n'est « morte » que très relativement ; elle est encore bien vivante et passablement occupée :

« Ne faut-il pas battre les grains, casser les noix, raccommo-der les outils, rabotoquer les manches, les paniers, remettre des corgeons aux hottes, faire des balais de biole et tailler des échalos pour les vignes de la plaine ? On fait tout cela et bien d'autres choses encore, pendant que la femme soigne la compote, retaconne des bas et rapetasse nos habits. Ne faut-il pas faire aussi boucherie, sortir le grand plot, la tîne, le trabezet, y coucher le cochon, le saigner, le couper, faire le salé, la saucisse et les atrioux ? Ça va sans dire ! » (Alfred Cérésolo : *Scènes vaudoises*.)

Ainsi se succèdent, dans leur rythme éternel, les saisons aux travaux multiples et variés. Les années passent rapides et voici que François a quarante ans révolus, qu'il entre en « landsturm » et qu'il a trois enfants, dont l'aîné va bientôt « communier ».

Quarante ans, c'est l'âge mûr, c'est la pleine force de l'homme, avec l'expérience en plus, — cette expérience qui se marque extérieurement par les rides qui commencent et par les tempes qui grisonnent.

(Nous autres Vaudois.) Ch. Gogerat.

Le Théâtre Vaudois joue « Pogan détective »
A l'occasion des fêtes du Nouvel-An, le « Théâtre Vaudois » va donner quatre représentations de *Pogan détective*, pièce policière vaudoise en 6 tableaux de M. Marius Chamot, au Théâtre Bel-Air, à Lausanne : samedi 3 janvier 1931 en matinée à 14 h. 30 et en soirée à 20 h. 30, et dimanche 4 janvier en matinée à 14 h. 30 et en soirée à 20 h. 30.

M. Marius Chamot s'est décidé à écrire cette « fantaisie » qui ne ressemble à aucune de ses œuvres précédentes. C'est la première fois qu'on verra une pièce policière... vaudoise.

On peut retenir ses places à l'avance chez Hipp, tabacs, Grand-Pont, par correspondance ou par téléphone (No 22.290) en envoyant les fonds par mandat postal. Il ne sera pas adressé de billets contre remboursement. (Consulter les affiches).